

de matériaux ont été publiés. Ne gagnerait-on pas à mettre en parallèle les travaux et matériaux japonais et chinois sur les diverses questions que soulève ce sujet ? De ce point de vue, M.B. Jansen n'est pas entièrement arrivé à relever le défi lancé au début de son ouvrage : dépasser les limites imposées par la spécialisation. Compte tenu de l'abondance de la documentation, cette difficulté, à laquelle se heurte toute recherche qui porte sur deux domaines, ne peut être résolue que par des études pluridisciplinaires. Il n'en demeure pas moins que, pour des spécialistes de la Chine moderne, cet ouvrage qui contient de nombreuses informations peut être lu avec le plus grand profit, ne serait-ce que pour toutes les questions qu'il a le mérite de susciter.

Christine Nguyen Tri
INALCO, Paris

Pierre-Henri Durand, *Lettrés et pouvoirs. Un procès littéraire dans la Chine impériale*, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1992. 465 pages (« Civilisations et sociétés »). FF 200,00

À partir d'un procès littéraire, celui du lettré Dai Mingshi (1653-1713), décapité sur la place publique, cet ouvrage restitue l'ambiance culturelle et les intrigues politiques qui régnaient à la cour mandchoue au début du xviii^e siècle.

L'auteur, Pierre-Henri Durand, a utilisé un impressionnant corpus d'écrits de lettrés (*wenji*), et plus particulièrement la totalité des textes de Dai Mingshi qui nous sont connus, et qui sont recensés dans le *Nanshan ji*. Une traduction aussi précise qu'élégante de bon nombre de ces écrits offre pour la première fois au lecteur occidental quel qu'il soit (le livre s'adresse en effet aussi bien aux spécialistes qu'aux non-sinologues) l'occasion de connaître les détails et de comprendre les relations aussi subtiles que complexes qui existaient entre les lettrés, ou entre les Chinois et les Mandchous, pendant les dernières années du règne de Kangxi (1662-1722), l'un des plus grands empereurs de l'époque prémoderne.

L'ouvrage comprend trois parties. La première, intitulée « Histoires de lettrés », est une reconstruction minutieuse de la vie de Dai Mingshi et de sa carrière, couronnée par d'importants succès à Pékin, avant le procès inique qui devait lui coûter la vie. C'est aussi, en même temps, une étude détaillée des réseaux d'amitié entre lettrés. La deuxième partie est consacrée aux événements qui ont conduit au procès, dont les causes ne sont pas étrangères aux querelles et aux luttes de succession qui faisaient rage à la cour, à une époque où l'empereur était vieillissant. La dernière partie, enfin, « Lettrés et histoire », analyse les règles et les usages culturels auxquels se conformaient Dai et d'autres lettrés dans l'écriture de l'histoire.

L'intérêt majeur de cet ouvrage volumineux (plus de quatre cents pages) réside dans la deuxième partie : « Politique ». L'auteur y a su excellemment pallier une absence notoire d'archives (même « les documents d'origine privée, notre ultime espoir, sont étonnamment silencieux », p. 199) et faire preuve d'un esprit assurément inventif (« il n'est d'autre solution que de supputer, deviner, imaginer », p. 201) pour nous proposer une analyse convaincante, que les historiens de la période retiendront volontiers.

Il montre avec talent comment l'empereur Kangxi a su, entre 1711 et 1713, se débarrasser à la fois de la faction mandchoue animée par Tohoci, qui faisait de Yinreng l'héritier présumé du trône (le « candidat naturel » à la succession), et de la faction des lettrés chinois, symbolisée par Dai Mingshi. Kangxi fut aidé en cela par le moraliste Zhao Shenqiao (1644-1720), que sa position de neutralité (mais était-il vraiment neutre, ce « simple exécutant de la volonté impériale » [p. 261] ?) n'empêcha pas de relever des écrits de Dai qui manifestaient une certaine loyauté envers les Ming du Sud. Il fut alors aisé d'accuser Dai de sédition en novembre 1711.

Peu après la condamnation à mort de Dai en février 1712, Kangxi devait lancer en mars une campagne contre la corruption, destinée sans aucun doute à anéantir la clique mandchoue. Ce fut chose faite en mai, lorsque Tohoci fut reconnu coupable de malversations et condamné à son tour à la peine capitale. À la fin de l'année, Yinreng n'était plus l'héritier présumé du trône. En mars de l'année suivante (1713), Dai

Mingshi était décapité et les desseins de Kangxi accomplis. L'empereur avait démantelé la faction mandchoue, agressive et sûre de son pouvoir, ainsi que le groupe influent des lettrés chinois, qui préconisaient comme éthique le néo-confucianisme des Cheng-Zhu.

Tout danger venant de ces deux coteries était écarté. Le pouvoir politique du clan mandchou était réduit à néant, et les lettrés chinois, de leur côté, s'étaient vus infliger une rude leçon : ils savaient désormais que leur « supériorité culturelle » n'était qu'un leurre et qu'ils dépendaient du bon vouloir de l'Empereur. Celui-ci était le seul vainqueur ; au-dessus des factions, son pouvoir s'en trouvait renforcé.

Cette analyse ingénieuse et pertinente de Pierre-Henri Durand a été rendue possible par la concaténation d'événements qui, apparemment, étaient sans rapport les uns avec les autres, car ils appartenaient à deux ensembles *a priori* distincts : d'une part, les querelles de succession à la cour, d'autre part, le procès d'un lettré chinois qui, bien que né une décennie après la chute des Ming, était accusé de leur être resté loyal.

Certes, des chercheurs chinois ont déjà supposé que les deux séries d'événements pourraient bien ne pas être indépendantes l'une de l'autre ; mais aucun d'entre eux n'a su montrer, comme l'a fait l'auteur de *Lettrés et pouvoirs*, que le lien était aussi manifeste. Ainsi, l'étude récente de Guo Chengkang et Lin Tiejun, qui formule la même hypothèse, est loin d'être aussi convaincante que celle de Pierre-Henri Durand¹.

Cette histoire des luttes, politiques et culturelles, que se sont livrées Mandchous et Chinois, « les uns pour effacer toute mémoire de l'invasion, les autres pour en garder pieusement le souvenir », comme le souligne Jacques Gernet dans la préface, sera certainement un des thèmes majeurs de la recherche sur l'histoire des Qing dans les années à venir.

La première et la dernière partie de l'ouvrage de Pierre-Henri Durand sont, à mon avis, moins parfaites. Le talent de l'auteur dans la restitution

1 Cf. Guo Chengkang et Lin Tiejun, *Qingchao wenziyu* (Procès littéraires sous les Qing), Pékin, Qunzhong chubanshe, 1990, p. 15 et 123-137. Cette étude est parue au moment même, sans doute, où l'ouvrage de P.-H. Durand était déjà à l'impression, ce qui explique qu'elle ne figure pas dans la bibliographie.

des idées et des sentiments des personnages historiques me paraît plus évident lorsqu'il s'agit d'analyser le cours des événements politiques que lorsqu'il tente une approche sociologique. Une meilleure utilisation d'études désormais classiques lui aurait sans doute permis d'être plus précis. Ainsi, dans la première partie où il décrit le cercle des amis lettrés de Dai Mingshi et où il examine leurs relations avec le monde des marchands, ses observations auraient été plus convaincantes s'il avait davantage retenu les fines analyses développées par Ho Ping-ti dans son étude classique de 1954 sur les marchands de Yangzhou (l'article, certes, est cité dans la bibliographie, mais il a été indiscutablement sous-utilisé)². D'autres ouvrages plus récents, que l'auteur aurait eu intérêt à consulter, sont passés sous silence³. Une lecture attentive de ces études lui aurait permis d'être moins catégorique, et surtout moins rapide, sur la question des « obstacles idéologiques » insurmontables qui auraient empêché sous les Qing le développement économique. On sait aujourd'hui que les rapports de cause à effet entre ces deux réalités ne sont pas aussi simples ni aussi mécaniques. L'auteur s'est apparemment trop laissé entraîner par les écrits (*wenji*) poétiques et subjectifs des lettrés de l'époque.

La troisième et dernière partie du livre de Pierre-Henri Durand sur les lettrés et l'histoire est intéressante, mais elle manque d'originalité (sur un problème aussi fondamental que le « loyalisme » après un changement dynastique, on attendait une analyse moins conformiste), et surtout de clarté. Le lecteur restera troublé par la distinction fondamentale que l'auteur opère p. 382 entre « légitimisme » et « culturalisme » : « Légitimisme et culturalisme étaient deux conceptions différentes de la manière de miser sur le temps et de concilier l'indiscutable

2 Cf. Ho Ping-ti, « The Salt Merchants of Yang-chou. A Study of Commercial Capitalism in Eighteenth-Century China », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, 17, 1954, p. 130-168.

3 Par exemple, Yu Ying-shih, *Zhongguo jinshi zongjiao lunli yu shangren jingshen* (Éthique religieuse et mentalité des marchands dans la Chine prémoderne), Taipei, Lianjing chubanshe, 1987 ; *Huishang yanjiu lunwen ji* (Recueil d'articles sur les marchands de Huizhou), Anhui renmin chubanshe, 1985.

légitimité des Mandchous avec leur origine barbare. [...] Cependant légitimisme et culturalisme allaient avec des pratiques différentes : la première, active et délibérée, desservait la dynastie ; la seconde, généralement passive du fait même de son universalité, faisait son jeu. L'affaire de *La Montagne du Sud* était le procès du légitimisme ; vingt ans plus tard, l'attaque contre Lü Liuliang visait la même cible, mais en s'assortissant d'une spectaculaire apologie du culturalisme. » Certes, l'affaire Zeng Jing/Lü Liuliang est intervenue à une période où, selon les propres termes de l'auteur, « la "grande entreprise" de l'affermissement de la nouvelle dynastie était loin d'être parachevée », et où « les réticences s'évanouirent moins vite que ne s'affermissait le pouvoir » (p. 368). Je ne pense pas, néanmoins que les deux procès aient été si différents. En tout cas, ils ne sont pas une bonne illustration de ces deux pratiques différentes dont parle Pierre-Henri Durand. Les mobiles politiques étaient évidents dans les deux cas (l'affaire Zeng/Lü servit à l'empereur Yongzheng pour justifier sa succession au trône), comme l'étaient les conflits culturels profonds qui n'ont jamais cessé tout au long de la dynastie des Qing.

Ces critiques mineures ne sauraient évidemment remettre en cause la qualité indiscutable de l'ouvrage, qui est assurément le premier en langue occidentale à nous donner autant d'informations de première main sur les aspects multiples de la vie culturelle dans la Chine du début du XVIII^e siècle. Les remarques qui précèdent ne donnent qu'un pâle aperçu de la richesse de ce volume. On y trouve aussi des analyses savantes sur le sens du *shuwen* (prose moderne), sur l'amitié entre les gens de lettres, sur les mentalités et le trouble, voire le déchirement psychologique de ces lettrés chinois qui étaient tragiquement partagés entre leur loyalisme envers un régime politique qu'ils n'avaient jamais connu et leurs souhaits de réussite sociale et personnelle.

Angela Kiche Leung
Institut de Sciences Sociales
et Philosophie,
Academia Sinica, Taiwan